



HAL
open science

Exister aujourd'hui. Entretien avec Abdellah Taïa

Abdellah Taïa, Antoine Idier

► **To cite this version:**

Abdellah Taïa, Antoine Idier. Exister aujourd'hui. Entretien avec Abdellah Taïa. Ralph Heyndels; Amine Zidouh. Autour d'Abdellah Taïa. Poétique et politique du désir engagé, Passages, 2020, 978-2-493-97038-1. hal-04709766

HAL Id: hal-04709766

<https://hal.science/hal-04709766v1>

Submitted on 25 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Exister aujourd'hui »

Entretien avec Abdellah Taïa

publié dans *Autour d'Abdellah Taïa. Poétique et politique du désir engagé*, volumé dirigé par Ralph Heyndels et Amine Zidouh, Caen, Éditions Passages, 2020.

Abdellah Taïa. Mon nouveau roman, *La Vie lente*, sort dans quelques jours. Ce matin, tu m'as demandé pourquoi je ne l'avais pas annoncé sur les réseaux sociaux. Ma stratégie est qu'il vaut mieux annoncer la sortie à la dernière minute afin que les lecteurs n'oublient pas de l'acheter dès qu'ils se réveillent le lendemain matin. Toi, tu penses l'inverse, que mon statut d'auteur est plus grand que cela et qu'ils n'oublieront pas de l'acheter.

Antoine Idier. C'est que tu as ajouté quelque chose comme : « Je ne suis pas une star, je ne peux pas me permettre de l'annoncer trois semaines avant. » Je t'ai répondu : « Je pense que tu te trompes, tu es un peu trop modeste, tu n'es peut-être pas une star mais tu es un peu plus une star que tu ne le crois. »

AT. Merci de penser cela de moi : je suis une star dans ton cœur à toi, j'en suis sûr. Mais par ailleurs j'ai bien conscience de ce que je suis réellement, de ma position et de ma place en France. Je le constate à chaque sortie de livre, je vois le combat qu'il me faut mener pour le faire exister. C'est une lutte, crois-moi. J'ai toujours cette impression que les autres, même aux Éditions du Seuil, ne vont pas saisir ce que j'ai écrit et qu'il faut que je les prépare à cette chose bizarre.

Je mène cette guerre parce que je sais ce que je vaudrais en France. Même le comité de lecture du Seuil, j'ai toujours l'impression qu'il ne va pas accepter. Peut-être que s'il n'y avait pas Louis Gardel, mon éditeur, mes livres ne seraient pas publiés dans cette maison.

Quand certains membres du comité avaient lu *L'Armée du salut*, quelqu'un avait dit que toute la troisième partie, à Genève, était la plus intéressante, qu'il fallait la développer et qu'il fallait

éliminer les deux premières. Pour Louis Gardel, c'était l'inverse : il trouvait que les deux premières parties, la famille incestueuse, vivante et bordélique, et l'histoire d'amour avec le grand frère Abdelkebir, étaient les plus originales. S'il n'y avait pas eu Louis Gardel à ce moment-là, les autres m'auraient peut-être obligé à développer la troisième partie qui est au fond la plus banale, qui raconte comment un jeune marocain homosexuel arrive en Occident, vit une histoire d'amour avec un professeur suisse à Genève, etc. Je me souviens que j'étais au Maroc à l'été 2005, j'ai reçu les avis de certains éditeurs au Seuil et j'ai appelé Louis Gardel. Il m'a dit : « Tu ne les écoutes surtout pas, tu me laisses faire, ce sont les deux premières parties qui font tout l'intérêt de ton roman. »

Si je te raconte cela aujourd'hui, à la sortie de mon nouveau roman *La Vie lente*, c'est pour te dire que la bataille pour entrer au Seuil en 2006 et faire exister mes livres en France n'a jamais cessé. Et puis arrive ce moment qui pour moi est le cauchemar absolu : la sortie du livre. Je suis comme jeté dans un ring de boxe. Tu as l'impression que les autres ne comprennent et ne comprendront jamais. Avec le temps, sur moi, j'entends ces mots qui ne me rassurent jamais, évidemment : « Calme-toi, Abdellah, tu es stressé ! », « Chaque fois qu'il y a un livre d'Abdellah Taïa qui sort, il est dans tous ses états, il exagère quand même ! » C'est ma réputation désormais. On me dit systématiquement : « Regarde les autres comme ils n'ont rien, et regarde-toi, on parle de toi ici, on parle de toi là... » Je te raconte tout cela car toi tu crois que je suis une star mais dans la réalité des faits ça a toujours été une bataille pour imposer mes livres en France. Je suis en plein dedans en ce moment.

AI. Aujourd'hui encore, les manuscrits de tes romans passent au comité de lecture du Seuil ?

AT. Bien sûr. Par exemple, la pièce de théâtre *Un jour je partirai* que j'ai soumise au mois de mai de l'année dernière n'a pas été acceptée. Je l'ai depuis beaucoup réécrite, cette pièce, mais à l'époque personne ne m'en a vraiment parlé de manière profonde, pour me permettre d'avancer ce

projet. Il a fallu que je trouve la solution de moi-même car je tenais à ce que cette pièce soit publiée. Pour moi, elle est un tournant dans ma vie d'écrivain.

AI. Un tournant, pourquoi ?

AT. Pour la première fois, j'ai fait l'écrivain public, comme ces écrivains dans les souks qui écrivaient des lettres pour les marocains analphabètes. *Partir un jour* est la retranscription de morceaux de vie de plusieurs prostitués gays et transgenres que j'ai rencontrés longuement à Nanterre. Pour la première fois, je ne suis pas parti de mon imaginaire à moi, je me suis laissé envahir par d'autres.

AI. Et si l'on revient au Seuil, qu'en est-il de *La Vie lente* ?

AT. La plupart d'entre eux a trouvé que c'était mon meilleur livre. Louis Gardel avait des doutes sur la manière de rattacher le personnage de Manon, la sœur de Simone Marty, et l'histoire de ces femmes françaises qui ont collaboré. J'ai réfléchi : lui, il appartient à une autre génération, pour laquelle cet épisode est plus familier. Lui, franchement, il n'y tenait pas à ce chapitre autour de Manon, à ses yeux c'était la partie la plus faible du livre.

AI. Ah bon ! Moi ça m'a beaucoup frappé, et notamment la manière dont chacun des personnages, dans *La Vie lente* mais aussi dans tes autres romans, porte en lui d'autres personnages et d'autres histoires, et est dépositaire de cette histoire. Dans *Celui qui est digne d'être aimé*, Ahmed le dit pour Lahbib : si lui n'est pas là pour parler de lui, personne d'autre n'en parlera. J'ai trouvé cela très beau, justement, qu'il y ait cet écho : il y a Mounir et Sami, qui aime Samira Saïd, et de l'autre côté Madame Marty qui porte sa sœur. Et elle-même s'inquiète de qui va la porter, elle, une fois morte. Et je trouve cela très fort.

AT. Louis Gardel a trouvé que l'épisode autour de Manon n'était pas assez rattaché au reste du livre, qu'il fallait faire en sorte que Simon Marty le raconte à Mounir pour justement ramener Mounir à l'intérieur de cette histoire. Je voulais aussi créer un écho entre Paris occupé, les allemands avec leurs armes qui défilent dans toute la ville et les militaires qu'on voit partout dans les rues en France depuis les attentats de 2015. Mais avec Louis Gardel, c'est de la discussion et je dois m'estimer très heureux d'avoir un éditeur avec lequel ce genre de discussion littéraire, technique, est possible en France.

AI. J'ai publié quatre livres et je peux te dire qu'avec moi non plus peu ont réellement fait ce travail-là, d'éditeur, de manière profonde. Cela m'a beaucoup dérangé que des éditeurs ne lisent pas un texte, ou du moins n'en disent même pas ce qu'ils en pensent.

AT. On en revient toujours à ces questions, n'est-ce pas : comment exister en tant qu'écrivain ? Et à quel moment ce qu'on écrit existe réellement, et pour qui ?

AI. Là où je suis surpris et où je te trouve modeste, c'est que pour moi tu existes. Tes livres rencontrent un vrai intérêt en France, tu es traduit, tu publies des articles dans la presse internationale – dans le *New York Times*, dans des journaux suédois, etc. –, tu es invité dans le monde entier pour le dire vite. Ce qui n'est tout de même pas rien.

AT. Quand je parlais d'exister, je ne parlais pas du tout de cela. Mon sentiment profond, c'est qu'il y a encore des résistances contre tout ce qui est littérature maghrébine, et encore plus contre tout ce qui est littérature maghrébine pédée. Si en plus on ajoute à cela ma façon d'écrire qui n'est pas considérée comme du bon français... Il y a une résistance quelque part, je le sais et j'en suis convaincu. Ce n'est pas la question du succès.

AI. Je pense à Leonora Miano qui a parlé du fait d'être écrivaine noire africaine sub-saharienne, et des rapports que cela implique avec l'édition, avec le milieu littéraire, avec la critique. Elle ne se sent jamais considérée comme une auteure à part entière en France.

En fait, tu es peut-être plus un auteur international que national, en termes de reconnaissance. Même si, bien sûr, certains problèmes ne disparaissent pas à l'étranger : à la conférence à Washington en mars 2019 autour de tes livres, quelqu'un expliquait que l'on retrouvait dans les départements de littérature aux États-Unis la même séparation entre littératures « française » et « francophone ».

AT. Il y a plein de critiques qui n'aiment pas comme j'écris, ils disent et redisent que je n'écris pas bien et que mes mots sont pauvres. Mais même au Maroc ! Les attaques de certains écrivains contre *Une mélancolie arabe*, au moment de sa sortie en 2008, étaient invraisemblables. Quelqu'un a fait un article avec ce titre : « Les défaillances stylistiques d'Abdellah Taïa ».

AI. Oui, dans la mesure où c'est la France et les structures éditoriales françaises qui t'ont publié, il s'agissait de t'attaquer par cet angle-là, le français.

AT. Il fallait descendre tout de suite le petit marocain pédé qui monte !

AI. Pour moi c'est important ce que tu dis là. Tout auteur a ses doutes et ses angoisses existentielles, bien sûr. Mais je pense que ce que tu décris va bien au-delà : c'est la question de comment la littérature française fonctionne en termes de pouvoirs, de dominations, de consécration... Il y a un livre magnifique, que j'adore : *La République mondiale des lettres* de Pascale Casanova. Elle montre comment Paris en tant que lieu de la consécration littéraire fonctionne, comment les auteurs doivent faire allégeance à une certaine idée de la langue française, à une certaine conception de

l'universel, notamment, et effacer tout particularisme pour pouvoir être reconnu par l'instance à prétention universelle.

AT. J'ai un exemple précis pour cela. En 2006-2007, j'écrivais dans un magazine littéraire qui m'aimait beaucoup et me donnait des livres sur des grands auteurs en arabe à critiquer. Pour lui, j'ai fait une interview de Mahmoud Darwich, c'est un des plus grands moments de ma vie, rencontrer cet homme et lui parler. Un jour ils m'ont donné une chronique, ils m'ont dit « tu écris ce que tu veux ». Je l'ai écrite, c'était sur ma guerre avec la langue française, mon rapport extrêmement compliqué avec elle depuis tout petit, et mon enfance dans un milieu pauvre dans la ville de Salé. J'ai écrit : « Je suis en guerre, je la piétine, je la maudis, je lui crache dessus, j'ai honte, j'ai trahi mon père, la langue arabe, tout ça pour être soi-disant libre. » Après cela, ils ont cessé de me contacter, ils n'ont jamais écrit sur mes livres ni rien du tout.

Encore une fois, je ne suis pas en train de geindre ou de me plaindre. Nous sommes en train d'analyser ce sentiment : pourquoi, à chaque fois que je publie un livre, ai-je l'impression de devoir mener une bataille ?

AI. Et nous sommes aussi lucides sur le fait qu'un livre n'existe pas de lui-même mais qu'il y a des processus sociaux : une maison d'édition, qui est une marque, un label, la critique qui impose un livre comme devant être lu, qui fait qu'il est dans les librairies, qu'on en parle, etc. Il y a ces forces qui font qu'un livre existe ou qu'un auteur existe, ou pas.

Je voulais te demander, c'est une question énorme : où en es-tu aujourd'hui ? Dans notre précédent entretien, il y a quatre ans, tu dressais le portrait de ta situation à Paris, et tu dressais un état critique de ta trajectoire et de la manière dont tu avais dû faire des choses que tu regardais désormais autrement. Ce qu'on retrouve dans tes romans *Un pays pour mourir*, *Celui qui est digne d'être aimé* et tout particulièrement *La Vie lente*. Toi, aujourd'hui, où en es-tu ?

(rires)

AT. Malheureusement pour moi, tout ce que j'ai compris sur la vie quand j'étais petit au Maroc, enfant et adolescent, la violence que les êtres humains s'infligent en permanence les uns aux autres, est plus que jamais valable. Je suis sorti de la période des illusions sur la France. Maintenant, c'est un peu triste à dire, je ne fais que constater chaque jour à quel point les êtres humains ne s'acceptent que quand l'autre joue le rôle qu'ils veulent qu'il joue. C'est extrêmement dur mais c'est extrêmement rare d'avoir un espace, un lieu, un temps où tu as l'impression que la vérité existe pour de vrai entre les êtres humains. Quand je parle d'être humain, je parle de moi. Arrivé à l'âge de 45 ans, je me dis : comment est-ce que je vais faire maintenant pour me sauver de nouveau de ce désespoir éternel ? Quand je parle comme cela, les gens me regardent avec des yeux qui disent : « c'est l'écrivain qui parle ». Alors que je suis juste en train d'essayer de dire quelque chose vrai, dire que la mort existe et qu'on pourrait mourir demain ou après-demain. Alors, pourquoi ne pas se dire la vérité ?

Quand je dis cela, l'autre à Paris me répond par un rappel à l'ordre. Quand j'appelle mes sœurs, il faut qu'on passe 10 minutes dans les salamaleks, les salutations répétitives et inutiles qui ne servent au fond qu'à bloquer l'accès à la vérité et à l'intimité entre nous. C'est une réinstallation en nous de ce qui empêche de dire la vérité. Il est très difficile que la vérité puisse exister entre les êtres humains. Et bien sûr, comme toujours, il y a forcément un rappel à l'ordre : quand tu essaies d'expliquer aux gens qui tu es vraiment, ce qui te fait souffrir vraiment, la solitude en toi impossible à l'âge de 45 ans, ce n'est pas cela qu'ils veulent entendre.

Voilà où j'en suis. Alors tout ça évidemment profite largement à la littérature, tant mieux pour la littérature, et pour les lecteurs. Je l'ai dit mille fois, et tu dois être d'accord avec moi : la littérature ne guérit pas celui qui écrit.

AI. Hélas !

AT. C'est comme si tu donnais ton sang aux mots, aux phrases. Après, bien sûr, tu en as moins dans ton corps. Alors certes en retour il y a l'amour de certains lecteurs... Mais cet amour j'ai l'impression qu'il arrive toujours trop tard. Ce n'est pas pour les insulter, les lecteurs, ils ne vivent pas à côté de moi, je ne vis pas avec eux. Je suis heureux pour eux que mes livres existent et j'espère qu'ils les aident à vivre. De la même manière, je suis heureux qu'Isabelle Adjani existe. Quand je vais mal, je regarde sur youtube une interview d'Isabelle Adjani, elle parle, cela me sauve. Cela me sauve qu'Isabelle Adjani existe. Les gens croient que je suis fanatique d'Isabelle Adjani uniquement parce que c'est une très grande star qui a un immense talent. Non : il y a quelque chose en elle qui me sauve au sens propre.

Tu crois qu'on est libre aujourd'hui en tant qu'homosexuel en France ? C'est quoi être homosexuel en France à ton avis ? Est-ce que tu crois qu'on est réellement libre ?

AI. Non, nous savons en permanence que nous sommes menacés. J'ai été très surpris quand mon dernier livre, *Archives des mouvements LGBT+*, est sorti. Cela coïncidait à un regain des attaques et des agressions homophobes, au meurtre d'une prostituée trans au Bois de Boulogne, Vanesa Campos, et la question revenait sans cesse dans les interviews : est-ce qu'il y a un retour de l'homophobie aujourd'hui ? Je répondais : il n'y a un retour que pour celles et ceux qui voulaient bien croire que l'homophobie avait disparu. Toute personne gay, lesbienne, trans sait qu'elle est en permanence menacée, y compris à Paris. Si tu veux donner la main à quelqu'un, tu regardes autour

de toi. Ce sont des gestes inconscients, tu réfléchis à ton environnement pour savoir ce que tu peux te permettre.

AT. D'où vient ce décalage entre l'idée que l'Occident c'est la liberté pour les LGBT, et la réalité de ce que nous vivons toi et moi à Paris ?

AI. Moi, je sais qu'à un moment j'ai eu très peur, et je m'en rappelle, c'était peut-être la première fois que j'ai vraiment senti l'homophobie. C'était au moment du mariage pour tous, 2012-2013, le moment où des gens se sont faits casser la gueule à Paris, où un bar avait été saccagé près de Lille, etc. J'avais peur la nuit dans les rues de Paris. Je ne me suis jamais fait agresser physiquement, je n'ai jamais vraiment eu peur la nuit, j'ai habité dans des quartiers considérés comme dangereux, populaires ou je-ne-sais-quoi sans que je ne me sente en danger. Et là, en 2012-2013, j'avais peur dans les rues parce que des milliers de personnes, homophobes et volontairement agressives, manifestaient à Paris.

AT. Oui. Mais ça c'est juste le premier niveau d'analyse de la peur installée en nous. Toi-même tu m'as raconté la semaine dernière que tu avais été dans une réunion avec de grands décideurs culturels français qui disaient des choses pires que celles des manifestants contre le mariage gay. C'est cela qui m'inquiète : on dit qu'il y a de l'homophobie en France seulement à cause des gens qui ont manifesté contre le mariage gay en 2012-2013. Comme si tous les autres, avec leur racisme banalisé, light, voire intellectuel, recevaient l'absolution...

AI. Ce que je veux seulement dire, c'est que moi, peut-être par naïveté ou inconscience, jusque là j'étais passé à côté de cette violence. Et le moment « Mariage pour tous », ça a été un moment écrasant. Il y a des homophobes, on sait qu'ils existent quelque part. Mais réaliser qu'ils sont prêts à sortir dans la rue à 100 000 ou 200 000, à s'assembler, et à manifester ! Ça a été un vrai choc.

AT. Mais est-ce que tu crois que c'est la seule et unique source de cette peur réinstallée en toi ?

AI. Non, il y a une homophobie structurelle, profonde. La réunion que tu évoques, avec des directeurs d'école d'arts, m'a fait rencontrer ce qu'est réellement le pouvoir hétérosexuel, masculin, blanc, et son caractère complètement décomplexé. Et à quel point il peut se permettre d'être décomplexé en 2019 signifie à quel point, au fond, il est enraciné en profondeur. Ces personnes qui s'exprimaient devant moi se sentaient tout à fait légitimes à le faire. Ils n'avaient pas peur, eux.

AT. Ce que tu me dis me rappelle le rôle que j'avais bien peaufiné quand j'étais adolescent pour sauver ma peau de petit pédé au Maroc. Ce personnage gentil, qui est capable de parler de manière intelligente et bien construite, qui est tellement bien élevé que parfois les femmes l'arrêtaient dans la rue pour lui dire « comme tu es bien élevé ! Qui est ta mère ? ». J'étais content, bien sûr, mais surtout désespéré, effaré : les gens ne sont contents que quand on leur donne à voir le rôle qu'ils attendent. J'ai l'impression que c'est la même chose qui a continué ici à Paris, pour moi en tant que pédé, pour moi en tant qu'arabe, pour moi en tant qu'écrivain arabe et pédé. Je ne connais pas tant de gens ici à qui je pourrais raconter toute ma vie.

AI. Je suis toujours frappé du sentiment de puissance, et même du sentiment de transgression, que je ressens, avant tout pour moi-même, à prendre aujourd'hui la main d'un garçon dans la rue. Passé le premier moment de se dire « que va-t-il se passer autour de nous ? », se sentir transfiguré par quelque chose du fait que tu peux le faire, et que tu affirmes quelque chose, et que ça donne un sentiment de puissance et de liberté, mêmes brèves.

AI. Tu m'as posé tout à l'heure la question où est-ce que j'en suis dans ma vie, j'en suis là. Quand j'appelle mes sœurs, je sens ce qu'elles ne me diront pas. Sur elles et sur moi, bien sûr. C'est étrange, j'ai 45 ans, elles ont presque la soixantaine, quand est-ce qu'on va se dire la vérité enfin ?

C'est ce qui me fait penser à ce que je te disais l'autre jour sur le chanteur George Michael. Quand sa chanson *Freedom* est sortie, j'avais 15 ou 16 ans et c'était pour moi un moment incroyable. Je comprenais l'homosexualité qu'il exprimait dans le clip. Les dix dernières années de sa vie, il les a vécues dans une déchéance réelle, et il n'a cessé d'exprimer son désarroi, son malheur, ses frustrations, immenses, en tant qu'homme gay vivant en Occident. Il disait cette phrase qui moi me bouleverse : « si c'est le bonheur que je cherchais, alors très certainement je me suis trompé de chemin en devenant ce que je suis devenu ». Cela m'a attristé énormément : même l'Occident ne lui a pas donné le bonheur et la liberté qu'il espérait. Il passait pour le chanteur pour petites filles, pas courageux, qui n'a pas produit de chansons si intéressantes que ça musicalement, comme David Bowie. Il y avait du mépris pour un artiste qui ose exprimer ce malheur gay d'une manière franche et déclarée, et non pas d'une manière artistiquement sublimée. À partir du moment où la police l'avait arrêté faisant une pipe dans les toilettes publiques de Los Angeles, dans les années 1990, c'est comme s'il était descendu de son piédestal. Pour l'establishment culturel, il n'était plus si important que cela, George Michael. Pour moi, il est extrêmement important. Je me suis encore plus identifié à lui. Quand il est mort en 2016, j'ai pleuré toute la journée.

Si je parle de lui, c'est pour dire : qu'est-ce qu'on accepte que l'homosexuel dise ? Dans les années 1990, j'avais l'impression qu'il devenait pour les autres l'homosexuel indigne, celui dont on ne veut pas entendre ni les frustrations, ni ses désirs amoureux et sexuels.

AI. Il y a un livre qui vient de sortir, de Sylvie Tissot, intitulé *Gay Friendly*. Au lieu d'étudier les homosexuels, elle étudie les hétérosexuels et la tolérance à l'homosexualité des hétérosexuels qui se disent gay-friendly, notamment dans le Marais à Paris et à Park Slope à New York. Mais ces

hétérosexuels ne sont gay-friendly qu'à certaines conditions : ils veulent bien une homosexualité qui n'est pas trop sexuelle, ou qui reste conjugale, etc. L'homosexualité ne doit pas être trop crue, ni trop dite, ni trop sexuelle.

AT. On accepte sans problème que le chanteur Jim Morrison ait été dans la débauche, les femmes, les orgies, la drogue. Mais George Michael qui se disait frustré sexuellement et qui voulait baiser, non, ça ne passe pas, on ne veut pas entendre cela. Comme si un artiste gay ou un chanteur populaire gay devait rester uniquement dans le sublime pour être accepté ! Mais comment il se débrouille dans la vraie vie... ça n'intéresse pas le monde. Être homosexuel, ça reste quelque chose de sale pour plein de gens, même aujourd'hui.

AI. Cette pression à être respectable, tu la sens personnellement ?

AT. Dans ma vie ? Bien sûr ! Il suffit de monter dans le métro, ou de sortir dans la rue. Assez étrangement, je ne la ressens pas dans le hammam arabe où je vais dans une ville de banlieue parisienne. Là, je me reconnecte avec une possibilité d'exister homosexuellement qui a dû exister à un moment donné parmi les Arabes et qui a été refermé par le colonialisme et par la manière dont les Arabes ont réagi en se refermant sur eux-mêmes. J'ai connu une ébauche de cela dans l'enfance, une forme de fluidité sexuelle avec tout mon quartier, je dirais presque avec tous les membres de ma famille. Comme si la sexualité n'était pas aussi fixée telle qu'elle est fixée aujourd'hui en Occident. Une fluidité des corps qui se touchent et qui ne sont pas dans l'isolement comme ils le sont aujourd'hui. Ce qui m'atteint, c'est les regards dans la rue tous les jours, et les choses tristes que tu dois garder pour toi. Les autres ne sont pas prêts à écouter tout ce que le monde leur inflige. Il y a aussi quelque chose de plus dur depuis les attentats 2015.

Mais je ne veux pas me victimiser car je sais que d'autres subissent le racisme et les violences de manière beaucoup plus dure que moi. Malgré tout, je reste un grand malin et j'arrive à me débrouiller dans ce monde. Je n'ai plus d'innocence en moi.

C'est peut-être cela qui m'a poussé à animer des ateliers avec les prostituées à Nanterre, et maintenant avec des habitants de Clichy-sous-Bois : aller vers les autres. Je ne peux pas rester que dans et avec moi. J'ai l'impression que le moment où j'ai été le plus utile dans ma vie, c'était pendant cet atelier d'écriture à Nanterre avec des prostitués gay et transgenres, émigrés, exploités, rejetés en France. Je ne me suis jamais autant senti utile de toute ma vie. Peut-être que si l'écriture a un rôle dans la vie, c'est celui-là, s'offrir aux autres.. J'y allais avec un bonheur intérieur et une lumière intérieure extraordinaires. Je disais tout à l'heure qu'il y a très peu de lieux où la vérité peut éclore réellement. Pendant un an et demi, une fois toutes les deux semaines, ce qui se passait là-bas à Nanterre était de l'ordre du miracle.

À côté, les malheurs que je raconte dans cet entretien, ce n'est rien, ça fait presque bourgeois de parler de comment son œuvre est accueillie dans ce monde occidental qui dit qu'il accepte mais qui en réalité n'accepte pas tout le monde. Je voulais garder des traces de cet atelier à Nanterre et en même temps je me disais que je n'avais pas le droit de voler leur vies à ces personnes. Ce qu'elles racontent, ça reste pour elles. Et un jour j'ai posé la question, en pensant qu'elles allaient me dire non. Leur réponse a dépassé toutes mes attentes : elles disaient que ce serait un honneur que ce que leurs récits soient un jour publiés. Je leur ai dit : « Vous ne vous sentirez pas volés par moi ? » Elles ont dit : « Pas du tout ». J'ai alors écrit la pièce qui s'intitule *Un jour je partirai* et qui, si tout va bien, sera montée l'année prochaine. Je dois dire que là, avec ces personnes, j'ai senti que j'existais. Que j'avais une place. Que j'étais accueilli.

AI. Je t'ai parlé l'autre jour de ce livre de Cheik Anta Diop, *Nations nègres et culture*, sur les égyptiens noirs qui t'a vivement intéressé. Pourquoi ?

AT. Il m'a intéressé tout de suite. Pendant des années et des années, puisque c'est la France et l'Europe qui avaient redécouvert l'Égypte et les pharaons, j'ai toujours eu le sentiment que c'était l'Occident qui avait inventé cela. Je suis sûr que tous les Arabes ont eu le même sentiment, que nous, nous étions condamnés à assister aux découvertes de ces grands spécialistes occidentaux en tenues coloniales avec à leurs côtés une armada de paysans arabes qui travaillaient pour eux. Ces images, tout le monde les a en tête. Et tous les grands musées du monde sont remplis d'objets pillés durant le colonialisme ! C'est cela qui a fait qu'il n'y avait pas de lien entre les Égyptiens, l'art pharaonique et nous, moi. C'est un art occidental. Et toi tu m'as parlé de ce livre, de ces débats pour blanchir les pharaons...

AI. En lisant ce livre, j'ai pris conscience que je ne m'étais jamais posé la question de la couleur des Égyptiens. Le livre démontre que les Égyptiens étaient noirs, décrit les vifs débats sur la couleur de la peau entre les grands égyptologues du XIX^{ème} siècle, et te fait prendre conscience du renversement, de l'effacement de l'histoire et du blanchiment. Après, le livre est problématique sur certains aspects : ce qui différencie les Égyptiens des noirs « modernes », c'est la conscience d'être noir. Les Égyptiens n'avaient pas cette conscience et le lien, la filiation ne sont pas aussi évidents que Cheikh Anta Diop le dit... mais ça te fait voir le monde totalement différemment.

AT. Et quand tu m'as parlé de tout cela, cela a donné du sens à mon impression. Il y a eu un lien entre mon sentiment d'infériorité par rapport à l'art égyptien, l'appropriation occidentale de cet art, les images de ces Égyptiens pauvres autour de ces archéologues européens, et la question noire qui m'obsède en ce moment. Quand j'étais petit, il y avait une femme noire, une bonne, qui avait tué

deux petits enfants dans le quartier. Depuis longtemps je veux consacrer un roman à cette femme. Quand tu m'as parlé de cela, je me suis dit : il faut absolument que j'écrive son histoire.

AI. Pourtant, je pensais que tu avais depuis longtemps une passion pour l'art égyptien ?

AT. Non, j'ai une passion pour les films égyptiens. Et j'ai aussi une passion pour les portraits du Fayoum parce qu'il est impossible de ne pas aimer les portraits du Fayoum. Il suffit d'être devant eux pour ressentir toute l'humanité complexe qu'il y a en nous et le rapport à la vie, à la mort, et au-delà de la mort.